

Éditorial : décroisonner les féminismes

par Nadine Jammal (elle) et Malou Delay-Ronsin (il)

Il suffit d'allumer la radio ou d'ouvrir son fil d'actualité pour entrevoir l'ampleur des menaces qui pèsent sur les droits des femmes et des minorités de genre : le recul du droit à l'avortement, la mise en péril des initiatives en équité, diversité et inclusion (EDI), les féminicides, les violences faites aux femmes et aux minorités de genre. D'après l'ONU, près d'un pays sur quatre témoigne de régressions sur l'égalité de genre en 2024.

Dans un monde marqué par la domination patriarcale, les conflits armés et les inégalités persistantes, le féminisme se réinvente en interrogeant ses propres limites et en nouant des alliances nouvelles. Des avancées notables ont jalonné les dernières décennies, comme les dénonciations des agressions sexuelles amenées par le mouvement #MoiAussi, les luttes pour l'égalité sur le marché du travail, qui ont donné lieu au Québec à une loi sur l'équité salariale entre hommes et femmes, l'émergence d'initiatives structurées pour lutter contre la violence conjugale et les violences faites aux femmes. Parallèlement, la dénonciation du racisme et de la transphobie s'est affirmée dans l'espace public et au sein de divers mouvements sociaux.

Ce numéro prend acte d'un constat : nombre de groupes féministes dominants, historiquement et socialement situés, laissent souvent à la périphérie des voix et des corps minorisés. Des femmes noires et racisées, des femmes immigrantes, des personnes trans et des femmes du Sud global ont critiqué ces angles morts à partir même des principes affichés par ces féminismes, en montrant l'écart entre les promesses d'émancipation et les pratiques concrètes d'exclusion.

Nous souhaitons réaliser une jonction entre ces différents groupes, leurs préoccupations et les revendications qu'ils peuvent porter. Nous souhaitons que ce numéro puisse faire naître un dialogue entre ces univers qui, pour être différents, n'en sont pas moins liés entre eux dans un objectif commun de lutte contre le patriarcat.

Les contributions réunies dans ce numéro de la revue *Possibles*, issues de contextes variés, mettent en lumière des voix et des aspects de la réflexion féministe qui gagneraient à être visibilisés. Selon nous, les alliances et projets féministes se construisent dans la friction, et non dans un faux consensus qui bénéficierait, *de facto*, aux groupes les mieux lotis.

En ce sens, il ne s'agit pas de nier les conflits, mais bien d'apprendre à les traverser collectivement, de façon cohérente, et à nourrir un dialogue respectueux à partir de luttes et de revendications diverses. Il faut le faire de manière consciente en tenant compte des expériences d'oppression que connaissent les groupes minorisés au sein du mouvement.

Ainsi, les premiers articles de ce numéro font ressortir la marginalisation, les inégalités et les dynamiques d'assimilation à l'œuvre dans les mouvements féministes et dans la société québécoise en général.

Mélanie Ederer met l'accent sur les inconforts qui sont éprouvés dans les groupes féministes et plus particulièrement dans le Mouvement des femmes du Québec, notamment les personnes non cisgenres, et la tendance à nier cet inconfort pour mettre l'accent uniquement sur ce qui fait consensus pour le groupe privilégié au sein du mouvement.

De leur côté, Victoria Vieira, Annabelle Berthiaume et Anne-Sophie Bordeleau s'opposent au travail gratuit effectué principalement par les femmes dans les organismes communautaires et font des liens avec ce type de travail et celui qui est encore effectué principalement par les femmes dans la sphère familiale.

En tant que porte-parole du Mouvement Transféministe (MTF), Judith Lefebvre apporte un éclairage critique sur les pratiques politiques et théoriques des mouvements transgenres et féministes à l'égard des femmes trans afin d'offrir une piste de sortie aux écueils de l'approche identitaire qui sont investis par les groupes conservateurs.

Lisandre Labrecque-Lebeau expose la « fatigue de genre » qui caractérise les expériences des femmes et des personnes queers en situation de handicap invisible, de maladie chronique ou de neurodivergence, dans les sphères publique et privée, et ce, en mobilisant des témoignages recueillis dans le cadre d'un projet de recherche sur la normativité sociale.

Par la suite, plusieurs autrices mettent plutôt l'accent sur les violences et les inégalités que vivent les femmes au Québec et ailleurs dans le monde et se questionnent sur les dilemmes, les mises sous silence et les doubles standards auxquels elles sont confrontées lorsqu'elles s'opposent aux préjugés sexistes et à la tradition patriarcale.

En discutant du silence empreint de négrophobie qui entoure la réédition de *La parole aux négresses* d'Awa Thiam, intellectuelle, anthropologue et féministe sénégalaise, Annabelle Berthiaume et Ousmane Thiam reviennent sur l'apport sous-estimé de l'ouvrage pour la condition des femmes noires africaines.

Pour sa part, Liza Hammar resitue la complicité des féministes québécoises avec la

colonisation palestinienne dans un contexte historique plus large de fidélité du féminisme occidental à l'entreprise coloniale. Elle met en évidence que le verni intersectionnel et décolonial profite aux féministes blanches sans que de réelles actions soient entreprises.

De son côté, à partir d'une perspective féministe intersectionnelle et située, Mina Fakhravar analyse le mouvement d'émancipation des femmes dans la société iranienne (Femme, Vie, Liberté), sa répression par le régime religieux autoritaire et les tentatives de récupération du mouvement par les forces armées israéliennes pour servir leurs intérêts impérialistes.

Sharaban Tohura analyse la manière dont tradition et modernité au Bangladesh interagissent et renouvellent les contraintes patriarcales, laissant les femmes face à des injonctions contradictoires, alors même que des changements socio-économiques offrent de nouvelles occasions favorables aux femmes, dans une logique de gain sur le plan de l'égalité des genres.

L'avocate Natacha Engel met en lumière les failles du système sociojuridique dans la gestion des cas de violences conjugales, une forme de violence exercée majoritairement par les hommes cisgenres. Le pseudo-concept d'aliénation parentale est couramment utilisé, ayant pour conséquence de décrédibiliser la violence dénoncée par la mère et de placer les enfants chez le père violent.

Enfin, Thaw Htoo et Saryar dénoncent les violences basées sur le genre (VBG) exercées par l'armée birmane sur les femmes et les filles au Myanmar. Après avoir présenté le conflit armé qui frappe actuellement le Myanmar, les autrices dénoncent les violences basées sur le genre comme une arme de guerre, mais aussi l'incapacité du système judiciaire à faire respecter les lois, laissant ainsi une impunité totale aux agresseurs.

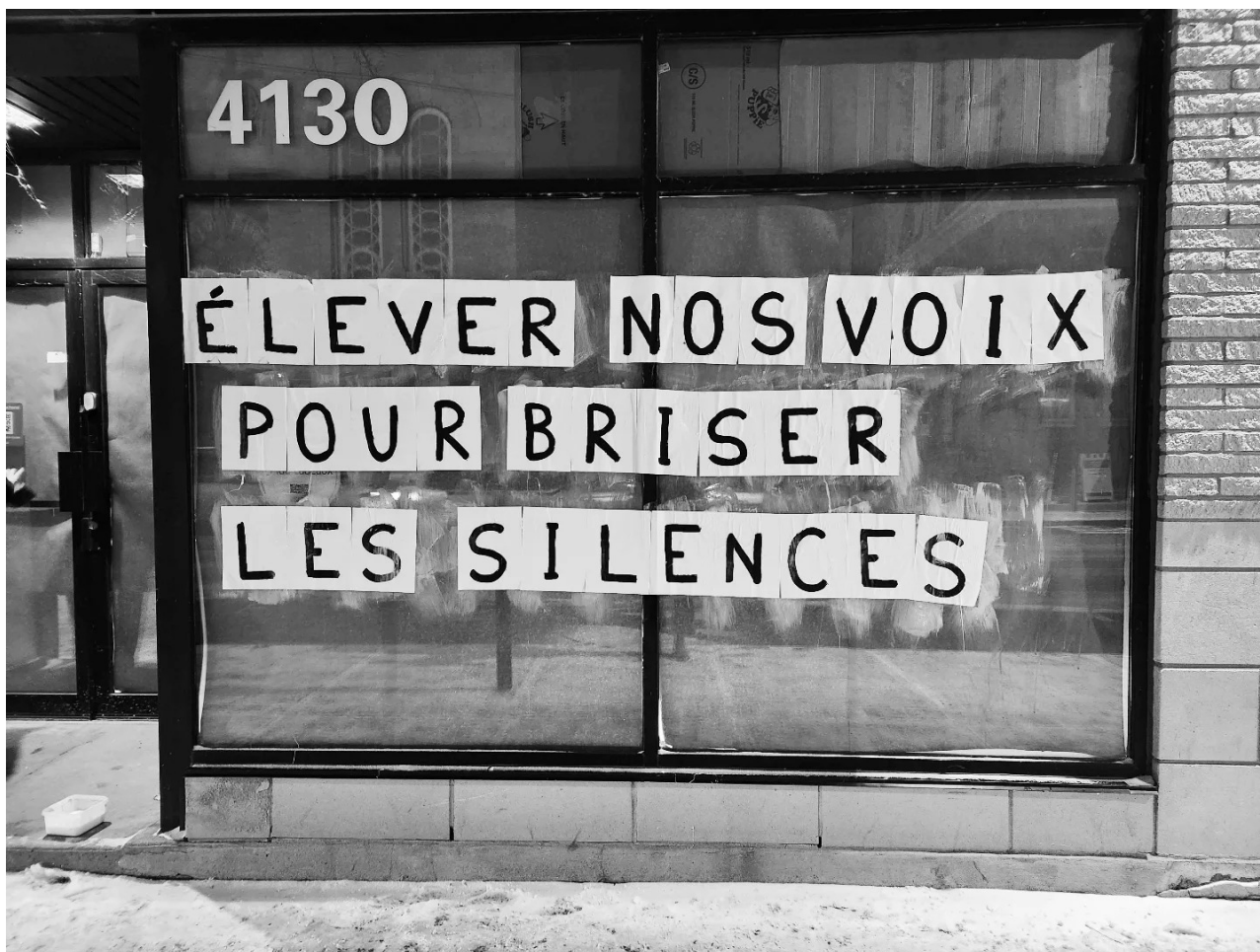
Ainsi, le féminisme dont nous faisons l'expérience dans ce numéro de *Possibles*, comme d'ailleurs les mouvements féministes tels qu'ils existent actuellement, ressemble fort à une courtepoinTE, dont les motifs sont nombreux et les couleurs un peu bigarrées : on confronte des idées, on fait naître des débats, on réfléchit dans tous les sens en espérant se faire entendre et reconnaître. Pour notre part, il s'agit d'accepter le dissensus, de resituer nos expériences, tout en se retenant de véhiculer des idées pouvant nuire aux groupes historiquement minorisés en se réfugiant derrière le confort octroyé par nos privilèges. En ce sens, cette confrontation de voix et d'idées nous semble plus fructueuse qu'un consensus factice qui reproduirait les rapports systémiques de domination et laisserait plusieurs mouvements et pratiques dans la marge.

Ces contributions posent des questions de méthode et de boussole. Qui est au centre ? Qui est relégué aux marges ? Quels savoirs comptent ? Quelles coalitions sont à l'œuvre et quelles autres sont possibles ? Nous invitons à déplacer le regard et à passer à des solidarités situées, attentives aux effets concrets des institutions publiques et des pratiques militantes.

En conclusion, nous voudrions faire référence à Barbara Smith, dans son introduction à « *Home Girls* »¹ – une anthologie féministe noire parue en 1983. Pour cette autrice, en effet, comme pour nous, qui signons cet éditorial, il s'agit de retrouver le sens même du mot « solidarité », c'est-à-dire de créer des ponts et de susciter un dialogue entre les féminismes actuels en tenant compte des divergences, sans jamais renoncer à se soutenir mutuellement. Pour cela, avançait Barbara Smith, il y a deux exigences fondamentales : en

premier lieu, nous devons nous tenir au courant des objectifs de lutte et des écueils que vivent les divers mouvements féministes, et, de façon corollaire, nous rendre compte de notre ignorance à ce sujet, et, en second lieu, nous devrions militer de façon à empêcher de reproduire les dynamiques d'exclusion des groupes historiquement minorisés. Dans cet esprit, nous avons voulu que ce numéro serve de maison commune à la manière dont Barbara Smith définit le terme « Home », c'est-à-dire comme un lieu refuge, un ensemble de repères auxquels on peut se fier pour se ressourcer, s'engager dans des débats passionnés et repartir plus fort·es, ensemble, sans nécessité d'être identiques ou semblables pour former un mouvement. Ainsi, nous espérons que les questionnements et les débats que ce numéro pourra susciter feront office de levier pour l'action collective et aideront à construire et renforcer des solidarités émancipatrices. Dans un contexte global de néo-colonialisme, de maintien des systèmes patriarcaux, de montée de la droite et de résurgence des masculinismes, ces objectifs nous semblent plus urgents que jamais.

1. Smith, Barbara, Introduction à *Home Girls, a black feminist anthology*, Barbara Smith (éd.), New York, Kitchen Table : women of Color Press, 1983.



(auteur·ices inconnu·es)

Notices biographiques

Nadine Jammal est détentrice d'un doctorat en sociologie en études féministes de l'Université de Montréal et chargée de cours au Département de service social de l'Université du Québec en Outaouais. Elle se définit comme une féministe radicale et de gauche, toujours en questionnement et en recherche mais résolument solidaire des groupes qui se situent dans la marge de ces mouvements et qui cherchent à se faire entendre par les femmes de la majorité.

Malou Delay-Ronsin est candidat à la maîtrise en travail social à l'Université du Québec en Outaouais. Initialement formé en sociologie et en anthropologie, il s'implique au sein de projets de recherche en lien notamment avec la jeunesse et les violences basées sur le genre. Son mémoire porte sur la fréquentation des refuges par les personnes trans en situation d'itinérance.